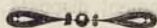


LES  
**MODES PARISIENNES.**

Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — LES ROMANCIERS ILLUSTRES, HISTOIRE DE L'HISTORIEN DE ROBINSON CRUSOÉ, par JULES JANIN (3<sup>e</sup> partie). — SERGE, traduit du russe par le comte DE LONLAY (suite et fin). *Extrait de la Bibliothèque des Chemins de fer.* — VARIÉTÉS. — PETIT COURRIER. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



**MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.**

Les Tuileries ont complété leur épaisse feuillée, les marronniers élèvent de toutes parts leurs panaches embaumés, les lilas parfument les parterres, et une foule rieuse, bruyante et bariolée s'ébat dans toutes les allées, foule d'enfants la plus charmante qu'on puisse voir, dont le spectacle réjouit les yeux et égaye l'âme. Les enfants participent aujourd'hui du luxe général, ils portent des costumes admirables avec l'insouciance de leur âge, et c'est pour cela qu'ils restent gracieux tout en étant parés. Madame Pauline Royer est un terrible tentateur pour les mères, elle invente chaque jour de nouvelles formes, varie les ornements et les broderies de telle façon qu'on trouve toujours sa dernière création la plus tentante, et qu'on ne résiste pas au désir de la voir portée par ses enfants. Les piqués, brodés de toutes façons, offrent un thème inépuisable aux inventions de madame Pauline Royer : elle les fait broder en lacets, en soutaches, en petits rubans, mais surtout, et c'est là qu'elle excelle, en simple coton à l'aiguille ni plus ni moins qu'une percale ou une mousseline; mais alors quel goût, quelle finesse dans ces arabesques, ces guirlandes, ces bouquets, qui s'épanouissent sur le blanc vêtement du *baby* d'un an à cinq ans! Les petits garçons portent surtout les robes de piqué, elles sont plus lourdes, plus résistantes que toute autre étoffe en restant aussi élégantes; madame Pauline Royer les fait très-amples, décolletées carrément, formant des plis creux sur le corsage si l'enfant est très-jeune, ou ornées d'une petite berthe en pointe devant et derrière, s'il a atteint trois ans. Avec la robe

simple, on coiffe l'enfant d'un petit chapeau de paille rond, relevé d'un côté à la mousquetaire par une longue plume, et orné de l'autre par un gros nœud de ruban; avec la robe à berthe, on lui pose sur la tête une toque de paille entourée d'un large ruban blanc tuyauté et couronnée d'une touffe de petites plumes; cette toque, absolument semblable à celle qu'on portait sous Henri III, sied à ravir à la mine éveillée de ces bambins qu'on commence à appeler des garçons. Ils sont encore charmants avec une jaquette de piqué blanc brodé, des *braies* larges et brodées de même, une petite chemise bouffante retombant sur le pantalon, des demi-guêtres laissant voir le beau petit mollet nu, une ceinture de soie rouge ou bleue faisant un gros nœud sur le côté, et le petit chapeau de paille avec un velours, chapeau bas de forme et large d'ailes, qui complète cet exact et délicieux petit costume breton. Les bains de mer ne verront rien de plus élégant cette année. Pour la campagne, le même costume se fait en nankin ou en piqué de couleur; alors on borde les guêtres avec un ruban qui rappelle la couleur du costume, et on les fait un peu plus hautes, de cette forme zouave qui embellit et orne à la fois ces belles petites jambes d'enfant. Les petites filles n'ont pas moins préoccupé madame Pauline Royer que les petits garçons; elle les habille de piqué aussi, seulement pour elles il est moins paré que pour les garçons : on leur fait des robes à deux jupes brodées d'un lacet qui rappelle la couleur du dessin du piqué, bleu, cerise, vert ou rose; le corsage, à plis grecs, est décolleté et à taille ronde; jamais de pointes aux jeunes enfants, cela leur donne un air femme qui est loin de les embellir. Pour toilette, car les petites filles ont aussi leur jour de grande parure, on leur fait des robes de mousseline à pois; la mousseline de l'Inde est la mieux brodée, mais tout le monde n'y peut prétendre; la jupe a trois volants, dans l'ourlet desquels est passé un ruban de nuance vive; cet ourlet est en outre bordé d'une petite valenciennes; le corsage est à bouillons, dans lesquels se retrouve le ruban de la jupe; il a une petite basque qui forme un quatrième volant et un petit revers en pointe devant et derrière, fait d'un volant pareil au reste. La robe se ferme sur le côté sous le revers, et son caractère particulier est d'être tout à fait semblable

devant et derrière; des nœuds bleus ou roses sont posés sur les épaules, relèvent les volants et marquent la taille devant et derrière. Cet ensemble de toilette est frais et mignon comme les petites fées roses et blondes auquel il est destiné. Les mêmes robes en nansout, avec des volants bordés d'un tout petit feston, sont également d'une grande élégance quoique plus simples. Les chapeaux Diana Vernon, en paille de riz, ornés d'une touffe ou d'une couronne *printanière*, sont la plus jolie coiffure qui puisse accompagner toutes ces belles petites robes; la couronne printanière est celle où se retrouvent à la fois les premières fleurs qui éclosent dans les champs et celles qui fleurissent dans les jardins: violettes, pervenches, jacinthes, aubépine, boutons d'or, pâquerettes, etc.

On a beaucoup remarqué dans les dernières fêtes de la cour les nouveaux capuchons de dentelle noire inventés par les dames Noël pour coiffure de campagne parée. A Villeneuve-l'Étang, madame la comtesse Ser... a paru ravissante avec un de ces capuchons, entouré de roses et surmonté d'un nœud de velours noir dont les longs bouts pendaient avec grâce sur le cou de la belle comtesse. Madame de Var... en avait un orné de touffes de myosotis avec nœud de velours bleu de Chine; rien de coquet comme cette délicieuse fantaisie qui pare et garantit à la fois une jolie tête; beaucoup des chapeaux remarquables à cette fête sortaient aussi des mains des dames Noël; celui de lady W..., en paille de riz, avec des touffes inégales de bluets et de fougères, était particulièrement original; il avait fallu un tact bien rare et un sentiment de l'harmonie des couleurs qui touche à l'art, pour poser ces bluets au milieu des fougères sans que le contraste du vert et du bleu eût rien de choquant pour l'œil; mais les fougères étaient étudiées et choisies de main de maître; elles étaient par place atteintes des nuances rouillées de l'automne, ce qui leur donnait une douceur de tons qui permettait le voisinage éclatant des bluets; l'ensemble était ravissant. Au reste, ce qui caractérise le talent des dames Noël, c'est une étude parfaite de ce qui est à la fois original et de bon goût; il y a là un point très-délicat à rencontrer qu'elles ont constamment le bonheur de saisir, et c'est sans doute ce qui leur a valu la magnifique clientèle qu'elles se sont attirée; c'est aussi par le choix énorme de modèles qu'on rencontre chez elle et par la modestie de leurs prétentions, car elles n'ont rien changé à leurs habitudes, quoiqu'elles soient aujourd'hui les fournisseurs des plus grandes dames de Paris et des cours étrangères. Elles viennent d'envoyer à madame Mus..., à Londres, un chapeau de paille de riz orné de roses à cent feuilles et d'une couronne de cassis mêlés à des boutons de roses, qui est un petit chef-d'œuvre de goût; un de ces capuchons de dentelle noire dont nous avons parlé, orné de narcisses et de lilas de Perse, un petit bonnet de blonde noire et blanche avec une couronne de boutons d'or dont le modèle n'a pas encore été vu à Paris;

la manière dont les fleurs en cordon serpentent entre les rangs de blonde est aussi bizarre que charmante.

Puisque nous parlons coiffures, notons que madame Tilman a obtenu de beaux succès pendant ces dernières fêtes; ses fleurs, si belles, si vraies, si étudiées, ont été distinguées tout de suite au milieu de la quantité de couronnes et de guirlandes qui attireraient les regards; elle a mêlé dans ses dernières créations des baies d'un certain vert brillant mordoré, changeant, tenant du métal et de la pierre précieuse, qui est destiné à une vogue immense; elle a nommé cette nouvelle couleur vert *cétoine*; et en effet rien ne rappelle mieux les nuances admirables de ce beau scarabée qui s'endort au cœur des roses semblable à une vivante émeraude; les couronnes que fait madame Tilman avec des grappes de ce vert cétoine, et des feuilles nuancées comme elle seule les sait choisir, paraissent quelque chose de féérique; les grappes mêlées à des fleurs ont des reflets chatoyants admirables, mariés avec des fruits exotiques, avec des lianes, même avec de simples nœuds de velours gracieusement disposés, c'est encore délicieux. Dans la coiffure portée au dernier raout des Tuileries par madame de Villa..., madame Tilman avait mélangé des plumes blanches, des feuilles vert cétoine et des roses à cœur de diamant, de façon à former un ensemble éblouissant; quant à ses couronnes de cerises et de fleurs de cerisier, à ses Cérés, faites d'épis, de baies vertes, de fleurettes des champs avec des nœuds de paille, de sincère et simple paille, comme le lien des gerbes, il faut renoncer à décrire leur grâce et celle de tant d'autres merveilles sorties des mains de madame Tilman; il n'y a qu'un mot qui exprime le talent si délicat de l'habile fleuriste; elle fait le portrait des fleurs, elle peint la nature, et elle la flatte.

ÉLIANE DE MARSY.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de modes sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

#### Détails du dessin.

*Première toilette.* — Robe de taffetas d'Italie vert de saule à dix petits volants d'une nuance plus claire que la robe, chaque volant garni d'une petite dentelle noire; corsage à taille ronde, avec berthe carrée formée par deux volants pareils à ceux de la jupe; manches formant pointe vers le coude, ornées des mêmes volants posés en pointe. Chapeau de paille d'Italie avec guirlande d'impériale de plusieurs tons de jaune. Manches et col de mousseline brodée à petits dessins. Gants de chevreau. Bottines de satin gris de fer.

*Seconde toilette.* — Robe de taffetas gris feutre, richement brodée en soie et petite chenille d'un ton plus foncé que la robe; corsage à pointe derrière et devant, brodé ainsi que les manches; manches à bouillons en tulle point d'esprit. Chapeau de paille de riz cousue, orné d'aubépine et de dentelle noire. Gants de chevreau. Bottines de satin noir.

## LES ROMANCIERS ILLUSTRÉS.

HISTOIRE DE L'HISTORIEN DE ROBINSON CRUSOË.

(SUITE.)

## V.

Alors enfin, mais il était loin de s'avouer vaincu, Daniel de Foë songe à demander à une autre muse un peu de gloire, afin d'arriver à quelques jours de repos avant la mort. S'il n'était pas vaincu, il était brisé; la fatigue et le chagrin de voir tant de bon grain, qu'il avait semé d'une main libérale, étouffé par l'ivraie, avaient intimidé ce grand esprit; d'ailleurs il se fatiguait d'être seul à combattre, et de n'être pas encore, à cinquante ans, un de ces hommes que l'on regarde, et dont on dit : *C'est lui!* quand il passe dans la rue. Ajoutez qu'il était à bout de luttes, de colères et d'inventions. C'est pourquoi il mit à la porte de son grenier (il n'avait plus de maison) le pamphlet politique, cet ennemi auquel Daniel de Foë avait donné le mouvement, la célérité, la célébrité. *Pamphlétaire!* c'était un nom que ses ennemis lui donnaient souvent, et qu'il ne refusait pas toujours, mais il n'en voulait plus, à cette heure, il rejetait de son épaule un fardeau porté trop longtemps. C'est si rude à porter, la polémique; et la satire (outre les déceptions) laisse après elle tant de fatigues infinies! Ce fut alors que, pour la première fois enfin, le pamphlétaire et l'écrivain de revue, Daniel de Foë, se mit à invoquer la belle déesse de l'imagination et du bel esprit, la muse facile et clémente qui donne à ses adeptes la fortune et le toit paisible! Comptez plutôt quelles fortunes se sont faites parmi les savants et les écrivains de l'Angleterre qui ont touché, d'une main prudente, au timon de l'État : Addison, secrétaire d'État, Newton, intendant des monnaies, Congrève, un magistrat, Le Prior, un plénipotentiaire, Fielding lui-même, un juge de paix, le docteur Swift, évêque en Irlande. N'oublions pas M. Pope et sa traduction de *l'Iliade*, vendue au prix de deux cent mille francs, à savoir cent quatre-vingt-quinze mille fois plus cher que le *Paradis perdu* de Milton, le pamphlétaire. Honorés dans leur vie, enrichis dans leur travail, ces hommes heureux, après leur mort, sont portés à Westminster.

A l'instant même où Daniel de Foë se jetait, par fatigue et par désespoir, dans les œuvres de l'imagination, l'Angleterre venait justement de découvrir qu'en elle-même, et dans sa plus intime clairvoyance, elle arriverait bientôt à produire, avec un succès inespéré, le vrai poème en prose de la nature humaine, le roman, le rêve de la vie éveillée, la récréation de la

pensée heureuse, le théâtre incessamment ouvert à toutes les passions de la jeunesse, à toutes les ambitions de l'âge mur.

Qui voudrait donner au roman toutes les louanges qui lui reviennent, entreprendrait une tâche excellente. Enfant du rêve, aussi vieux que la fable, aussi puissant que la comédie, et plus maître de ce qu'il enseigne, le roman est une fête en même temps qu'une leçon; une espérance en même temps qu'un souvenir. Il parle à chacun son langage; il a pour tous un bon conseil; il parle en amoureux des belles années; il parle en philosophe des grandeurs de ce bas monde; il a des conseils pour qui hésite, et des leçons pour qui se trompe. Au roman tout est bon, tout lui sert et lui vient en aide; il emploie allègrement toutes les vertus et tous les vices, les hommes, quel que soit leur état, les passions, quelle que soit leur fortune; il s'abrite aussi volontiers sous un toit de chaume que sous les coupes dorées; il est soldat, il est paysan, il est prince; il est peuple, il tient le sceptre, il porte une hotte; il va des fleurs à l'abîme et du doute à la croyance. Où s'arrête l'histoire, où ne va pas la comédie, aux régions que le drame ne saurait atteindre, aussitôt le roman commence; il est le roi de la foule; il peut tout pour le bien; il peut tout pour le mal. Son charme est irrésistible; il tient dans ses mains puissantes toutes les passions d'ici-bas, toutes les espérances de là-haut. Le roman, c'est le rendez-vous commun de toutes les douleurs et de toutes les joies, de toutes les craintes et de tous les espoirs; il loue, il blâme, il condamne; il agit par la vérité, il agit par le mensonge; il appelle à son aide, et son appel est un ordre absolu, la prose et les vers, le dialogue et la lettre intime, le costume et le paysage, la fiction et la réalité, le mystère et le grand jour. Dans les entrailles mêmes du genre humain, le romancier va chercher les émotions toutes-puissantes; il n'a pas besoin d'allumer une lanterne pour trouver son homme, le premier venu lui peut servir; une seule passion lui va suffire à composer un chef-d'œuvre, une seule douleur à faire une tragédie éloquente. Enfin il n'ira pas chercher, de porte en porte, un sujet d'analyse et d'étude; « une seule maison suffit à qui veut connaître en son entier le cœur humain : » *Sufficit una domus*, disait Juvénal. Et si la variété des moyens plaide en faveur du roman sur tous les genres de littérature, que dirons-nous des ressources infinies de son langage? Il parle en effet toutes les langues, à commencer par la langue austère de madame de la Fayette, à finir par l'abominable argot de Restif de la Bretonne. Il va du naïf au sublime, et du grand au trivial, sans que la critique ait rien à lui dire. Il est singulier, moqueur, pathétique, éloquent, goguenard tout à la fois, dans le même chapitre, et souvent dans la même page, et pour peu que son récit, sa passion ou son caprice aient besoin de cette accumulation de ressources.

Avec de plus grands et de plus nombreux moyens

d'exécution que l'orateur, le poète et l'historien réunis, le romancier a moins d'entraves; il obéit à des lois moins strictes; il a mille fois plus de chances de popularité et de succès, dans ses domaines ouverts aux quatre vents du ciel. Des hauteurs éclatantes et parfois du sein des profondeurs et des ténèbres où sa volonté l'emporte, il parle à toutes les âmes, il agit, en les charmant, toutes les intelligences; il est la voix qui parle, il est l'esprit qui souffle, il est l'écho qui répond. Venez à lui, vous les humbles de cœur; venez encore à lui, vous les hommes d'élite; il abaisse le superbe, il encourage le timide, il réjouit le mélancolique, il chasse au loin les sombres vapeurs du cerveau malade; et le riche et le pauvre, et le jeune homme et le vieillard, et la fillette en sa jeunesse, et la coquette en ses atours, se rendent volontiers à ces enchantements des quatre saisons. Même, ô miracle! on a vu de nos jours le roman compatissant ramener, d'une main tendre et paternelle, à la douce lueur des printemps évanouis, la femme au penchant de l'âge, à la descente de la colline. Elle avait quarante ans, le roman lui en ôtait quinze, et rajeunie, elle récompensait son romancier, en lui inspirant des chefs-d'œuvre qui ne devaient pas mourir.

Quand il eut renoncé à la bataille ardente, à la colère, aux pamphlets, aux cruelles émotions de la place publique, et lorsqu'il se mit à écrire (enfin!) la merveilleuse histoire de *Robinson Crusôé*, Daniel de Foë pouvait contempler le triomphe accompli de deux romans pour lesquels l'Angleterre s'est passionnée, comme elle se passionne pour une bataille gagnée ou pour une bataille perdue. A l'heure de *Robinson Crusôé*, l'Angleterre entière portait encore le deuil de *Clariss Harlowe*; elle célébrait encore le mariage de *Paméla*; elle adoptait, reconnaissante et charmée, le *Tom Jones* de Fielding. Ils appelaient ce grand plaisir du roman, ces honnêtes Anglais, *causer autour de la bûche de Noël*, et toujours ils trouvaient, quand la causerie était bien tenue, éloquente et chaste, qu'elle avait cessé trop vite. En ce temps-là le citoyen anglais n'était pas absorbé par ces préoccupations infinies que lui devaient imposer plus tard la révolution française, la vapeur et les chemins de fer; c'était une nation paisible, bourgeoise, à demi hollandaise comme son roi, et reconnaissante des moindres récréations. Pas une fiction n'était assez longue, assez claire, assez constamment expliquée au gré de ces imaginations si naïvement paresseuses; ils ne trouvaient pas que l'orateur à la tribune, le prédicateur dans sa chaire et le pamphlétaire dans son pamphlet en disaient jamais trop, jugez donc s'ils laissaient au roman ses coudées franches! Ah! poètes, écrivains, romanciers, mes frères, celui-là, le premier qui a dit que *le temps était une monnaie*, a coupé votre arbre à la racine, il a tué vos lecteurs, il a chassé vos lectrices, il a fait des enfants eux-mêmes autant de petits hommes dont chaque heure est comptée, et maintenant que *le temps est une monnaie* (en effet il vaut son pesant d'or), c'est à qui donnera son congé au poème, à l'his-

toire, au roman, à la rêverie, à la méditation. Quel est l'homme assez riche aujourd'hui pour lire encore, je ne dis pas Horace et Virgile, mais les *Méditations* de Lamartine et les *Contemplations* de Victor Hugo? quel est l'enfant assez dédaigneux de la menue monnaie de ses belles premières années pour lire avec la passion de l'enfance heureuse les fables de la Fontaine et l'histoire de *Robinson Crusôé*?

## VI.

C'est une remarque à faire aujourd'hui, qu'une demi-douzaine d'écrivains qui écrivent en assez mauvais style ont imaginé de se présenter eux-mêmes à la foule qui ne les regarde pas comme les inventeurs de la réalité dans le roman! C'est leur œuvre et c'est leur domaine, et ne touchez pas à leur oracle. En même temps, sans souci de la grammaire et de la langue acceptée, ils s'intitulent fièrement des *réalistes*, et pour peu qu'on les interroge, ils répondent fièrement que le *réalisme* est une conquête! en agrandissement, une révolution qui commence... et qui s'arrête aux réalistes de 1856!

Cependant s'il ne s'agit ici que de la vérité vraie et indépendante des ornements fragiles de la fiction, si l'on ne parle en effet que de l'histoire appliquée au roman, quels romanciers ont été plus *réalistes* que Samuel Richardson et Daniel de Foë? Clarisse Harlowe est née en effet au beau milieu de la tiède maison du bon Samuel Richardson; Paméla a vécu; Grandisson est un homme *réel* (pour me servir du barbarisme à la mode), enfin ce héros de la vie isolée, ce maître et cet instituteur de l'homme quand il est abandonné à ses propres forces, ce roi de la solitude et de la croyance en Dieu, cet abandonné qui commande à l'arbre, à la bête, à la pierre, et même à l'Océan, *Robinson Crusôé*, avant de paraître au grand jour dans le livre admirable que devait écrire en ce style honnête et vrai Daniel de Foë, ce Robinson Crusôé était un homme en chair et en os, il s'appelait Selkirk le matelot. Selkirk le matelot était né dans le comté de Fife en 1676, et comme il n'était pas absolument un enfant obéissant et docile aux leçons de son père, son père ne vit pas de trop grands obstacles à embarquer monsieur son fils en qualité de matelot dans la marine royale. Il partit donc, mais bientôt M. le matelot Selkirk trouva que dans ce grand vaisseau de la marine royale la vie était austère, la récompense rare, le châtement fréquent, la ration mince et le travail odieux; et tant et tant, de réflexions en châtements, maître Selkirk fit un chemin si rapide à la révolte, qu'il finit par désertir. Un jour que son navire faisait de l'eau dans une île déserte, Selkirk se cacha dans des broussailles, et ses camarades les matelots partirent sans trop le rappeler; quoi d'étonnant? il n'aimait personne, et personne ne l'aimait.

Dans cette île, qui s'appelait l'île de Juan-Fernandez, ce Selkirk avait ingénieusement vécu de misères et de privations de toutes sortes pendant cinq ou six longues

années ; enfin un bateau de boucaniers l'avait pris en passant, et il avait couru les mers en véritable chercheur d'aventures. C'était un vrai boucanier-pirate, rusé, curieux, vaniteux, contant son histoire à tous les cabarets du chemin. Comme il était question, dans ce récit aviné, de bière et de tabac, et des aventures de l'Océan, si chères au peuple anglais, le vagabond Selkirk rencontra des âmes attentives et des oreilles complaisantes dans ce public ami des tempêtes ; même un bel esprit de ce temps-là fit des récits du boucanier une autobiographie, un *bleuet*, comme on disait alors, après quoi ce héros d'un instant rentra dans l'oubli, jusqu'au jour où parut, semblable à un météore au ciel de l'Angleterre, ce merveilleux *Robinson Crusôé* ! Aussitôt les envieux, les méchants, la race abjecte des démolisseurs, les inertes négateurs de toute chose et des plus belles choses, se rappelèrent la vie et les aventures du matelot Selkirk, et ils se mirent à crier que Daniel de Foë était un plagiaire, qu'il avait abusé de ce pauvre homme, qu'il lui avait volé les aventures de sa vie ; et pour tout dire, en un mot, les aménités de l'envie et de l'impuissance aux abois quand un chef-d'œuvre se rencontre en leur chemin.

*Robinson Crusôé* était vraiment un chef-d'œuvre, et, grâce au Dieu qui sait inspirer les créateurs, ce brave Daniel de Foë, après tant de travaux stériles, ne devait pas mourir sans connaître ce que la gloire a de plus charmantes douceurs. Il tenait son livre enfin ; il tenait son drame ; il allait d'un pas sûr à travers les émotions populaires ; il avait mis au monde un héros, mieux qu'un héros, un homme. Il avait réuni dans ce livre admirable toutes les plus sages leçons éparses dans les poèmes, dans les philosophies, dans les histoires, dans l'expérience et dans le respect des nations. Il avait inventé, ce pamphlétaire emprisonné à Newgate, ce pilorisé de la Chambre des communes, une situation solennelle et vraisemblable où se montraient, dans tout leur jour et de la façon la plus sensible, les besoins les plus naturels de l'homme, en même temps qu'il indiquait à cet homme, isolé de toutes les créatures de son espèce, par quelle suite providentielle d'inventions, de tâtonnements, de travaux, de perfections, de découvertes, à force de zèle, de courage, de persévérance, de génie et de confiance en la providence divine, Robinson l'abandonné, au milieu des flots de l'Océan, finirait par se bâtir une maison, par se creuser un canot, par se défricher un champ, surtout par revenir à ce Dieu qu'il avait oublié, et dont il faut bien reconnaître enfin la toute-puissance, aussitôt que l'on n'a plus d'autre ressource et d'autre espérance. Ah ! le merveilleux livre et l'utile enseignement, que ce livre de *Robinson Crusôé* ! Ceci n'est peut-être pas le *réalisme*... à coup sûr c'est la réalité même ; on a beau se dire parfois : c'est une fiction, c'est un roman, soudain la vérité l'emporte, et l'on reconnaît que c'est là tout simplement une belle et bonne histoire, en pleine lumière, en plein cœur. Que le moraliste-romancier Daniel de Foë

soit arrivé, par les bonheurs du hasard et par l'effort naïf de son bon sens, à ce grand traité d'éducation pratique, ou qu'il l'ait médité lentement, longuement, comme Jean-Jacques Rousseau a médité *l'Émile*... on ne saurait que répondre à cette question si quelqu'un s'avisait de la faire ; cependant on répondrait avec beaucoup de vraisemblance que le travail même le plus acharné, dépourvu de génie et d'inspiration, n'est jamais arrivé à produire un résultat si vrai, si simple en son ensemble et dans ses détails, et complet à ce point que l'inspiration la plus féconde, et même inépuisable, aurait peine à rencontrer et à placer dans un seul livre tant de leçons, tant de prudence et tant d'images heureuses. Il faut donc que toutes les puissances du travail et de la méditation, de l'enthousiasme et de l'inspiration, se soient réunies pour accomplir ce chef-d'œuvre, mais aussi quelle fête, une fois que vous avez ouvert ce livre excellent ! Quelle attention s'empare aussitôt de votre âme, et quel intérêt de votre esprit ! Vous écoutez, vous regardez, vous admirez ; c'est tout au plus si de temps à autre vous cherchez à comprendre, à deviner par quel artifice et par quel instinct ce bonhomme qui vous raconte ingénument les moindres détails d'une si longue et si curieuse histoire a vraiment pu réunir, arranger, disposer et coordonner en si bon ordre, en si belle place au soleil, une histoire uniforme où l'on ne voit, du premier chapitre à l'avant-dernier chapitre, qu'un homme, un seul homme errant à l'aventure, et cherchant parmi ces sables, ces ronces et ces épines, la pitance de chaque jour.

« Donnez-lui, mon Dieu, son pain quotidien ! » telle est la prière que soulève en nous chaque nouvelle journée de ce labeur isolé, de cette tâche obstinée et solitaire dont la récompense est si lointaine. Mon Dieu, accordez à Robinson Crusôé son pain, son habit, son toit, son espoir, son idée et son courage de chaque jour. Faites qu'il soit patient, sobre, ferme, heureux, content et confiant dans la Providence ! *A brebis tondue Dieu mesure le vent*. Dieu mesure le vent à l'homme abandonné sur une rive déserte ; Dieu mesure le vent au naufragé qui l'implore... Il mesurait le vent à Daniel de Foë battu de tant d'orages, et lui inspirait ce livre où respire, en traits ingénus, une prudence incroyable, une sagesse exquise, une adorable simplicité, je ne sais quoi de sincère et de vraisemblable qui vous émeut, vous attache et vous charme ! Ici tout est vrai, simple, honnête, exquis. L'intérêt commence à la première page, et de page en page, il va grandissant toujours. On dirait de quelque aventure inouïe, incroyable, des *Causes célèbres*, tant l'auteur a pris habilement l'accent, l'allure et la forme de ces récits, écrits par des greffiers, sur le rapport de témoins oculaires, qui viennent de jurer de dire la vérité, de ne dire que la vérité, de dire enfin toute la vérité ! Voilà pourquoi, pendant que nous lisons tant d'autres fictions avec tant de hâte, et pour le seul plaisir de savoir l'aventure et l'accident du roman, la fiction que voici nous arrête à chaque ligne,

à chaque parole ; bien plus, telle est la réalité du récit, qu'elle s'augmente même par les négligences du style, même par l'apparente inhabileté du narrateur. Lui-même, Daniel de Foë, le père de *Robinson Crusoé*, on dirait qu'il a vu ce qu'il raconte, et s'il le raconte avec tant de détails en apparence inutiles, c'est qu'il ne veut rien oublier de ce qu'il a vu, c'est qu'il veut être un narrateur fidèle avant d'être un artiste. Il est vrai que tantôt par le génie et tantôt par la vérité, le poète et l'artiste arrivent souvent au même résultat, mais c'est alors seulement qu'ils touchent au comble de leur art. Tel le jeune Bénédicte, dans une comédie de Shakespeare (1), se réjouit de l'amour que lui porte Béatrice. « Et, dit-il, je n'en doute pas, c'est un vieux bonhomme à barbe grise qui me l'a conté ! »

JULES JANIN.

(La fin au numéro prochain.)

## SERGE.

(SUITE ET FIN.)

### VIII.

Dans un salon élégant et orné de sculptures gothiques, une dame en grande toilette est assise sur un canapé et attend du monde.

Ce n'est ni un bal ni une soirée, mais tout simplement un jour de réception, où toute la société doit se réunir.

Un gros suisse se tient à la porte. Des pots de fleurs tapissent l'escalier. On arrive. Les femmes âgées se mettent au whist; les jeunes filles se réunissent en groupe et feuilletent les albums connus. Les secrétaires d'ambassade et les jeunes officiers s'approchent d'elles, puis se mettent à causer. La conversation est des plus intéressantes. « Puis-je m'asseoir près de vous? — Certainement. — Étiez-vous hier à la représentation de *Norma*? — Voulez-vous une glace? — Comme il fait chaud! — Comment la maîtresse de la maison peut-elle avoir l'idée de recevoir avec sa figure? — Que vous êtes méchant! — Bonjour! — Savez-vous que Serge est de retour? — Vraiment! — Le voici! — Il y a un siècle que nous ne vous avons vu! — Où avez-vous donc été? — A la campagne, surveiller vos affaires? — Ah! ah! ah! vous n'avez pas besoin de vous en défendre, nous savons bien ce que c'est. — Bonsoir! — Que nous dites-vous de nouveau? — Savez-vous où est aujourd'hui la comtesse? — Ah! la voici. — Bonjour. — Bonjour. »

Serge sauta de dessus sa chaise. La comtesse entra,

(1) *Beaucoup de bruit pour rien.*

toujours belle et élégante. Les boucles soyeuses de ses cheveux retombaient sur ses épaules, et sur son front brillait un diadème en diamants. Un charme irrésistible attirait vers elle. Tout en elle était enchanteur. Elle salua avec grâce la maîtresse de la maison, sourit à ses connaissances, s'assit, et se tourna vers Serge, qui était près d'elle.

« Bonjour, madame la comtesse.

— Bonjour; depuis quand êtes-vous donc arrivé?

— Mais aujourd'hui.

— Eh bien, vous êtes marié?

— Pourquoi donc vous moquez-vous de moi, comtesse?

— Mais que faisiez-vous alors à la campagne?

— Je me suis occupé, j'ai lu et réfléchi.

— Vous n'aviez pas de voisins?

— Oh! mon Dieu si, il y avait un capitaine; mais personne qui me plût, ajouta-t-il en jetant sur la jeune femme un regard expressif.

— Avez-vous vu mon mari?

— Pas encore.

— Eh bien, allez lui dire bonjour, ajouta-t-elle en souriant. On danse demain chez nous.

— Voulez-vous m'accorder la mazurka?

— Volontiers. »

Le temps passe. Tout est toujours de même; les pieds se fatiguent, le cœur est vide, sans pensées, sans sentiments.

Alexis avait épousé une riche veuve et se mit à donner des diners. Serge dansait comme autrefois la mazurka, soupirait sous la loge de la comtesse, et commençait cependant à sentir qu'il avait sacrifié le véritable bonheur de sa vie à l'illusion d'une petite vanité. Souvent il était tourmenté de l'idée qu'il avait causé le malheur d'une pauvre jeune fille qui, comme il l'avait appris d'une personne qui arrivait de la campagne, maigrissait à vue d'œil depuis son départ, et peut-être était déjà morte de chagrin. Quelques années s'étaient écoulées depuis son retour à Pétersbourg, et ses remords étaient toujours aussi vifs. Il se trouvait coupable du malheur d'Olympiade, et se souvenait de son amour comme de l'instant le plus heureux de sa vie, qui avait été englouti dans le tourbillon de son existence mondaine. Un jour il était assis auprès de la cheminée; son imagination lui retraçait vivement les traits de la jeune fille qu'il ne pouvait oublier, avec ses beaux cheveux épars, son regard rempli d'amour et de passion. Son domestique entra, lui apportant une lettre. Il l'ouvrit avec précipitation et lut ce qui suit :

« Mon cher monsieur, voilà déjà cinq ans que vous n'êtes venu dans vos terres, situées, comme vous le savez, à cinq verstes (1) de Zoubtsoff. Après votre départ, mes parents m'ont mariée au juge Krapitinikoff, avec lequel je vis, grâce au ciel, heureuse depuis quatre ans, et je serais parfaitement satisfaite de mon

(1) Lieues russes.





*Comptalcy Del*

*Paris 1850 - 1851*

*743*

### LES MODES PARISIENNES.

*Robes de la Maison Ninette. Chapeaux des Dames Noël.ingerie de M<sup>me</sup> Collas.  
Corsets de M<sup>me</sup> Vigoureux Gants et Parfums de Faguer Laboullée*

*Bureau du Journal 20 rue Bergère*  
Ayuntamiento de Madrid

sort, sans une injustice que je viens vous prier de faire réparer. Mon mari, ayant quitté le service comme capitaine-major, vient de servir pendant trois ans choisi par le seigneur, et n'ayant jamais eu de reproche sur sa conduite, il a été présenté par son chef pour recevoir la récompense qu'il mérite. Cependant il n'a rien obtenu, tandis que le juge Boutirguine, qui a été repris pour son manque de sobriété, marié à la fille du pape, a reçu l'ordre de Sainte-Anne qu'il porte à sa boutonnière. N'ayant aucune protection à Pétersbourg, et sachant que vous y êtes en relation avec tout ce qu'il y a de plus haut placé, je me suis décidée à vous prier de vous intéresser à nous, et d'obtenir pour mon mari la décoration à laquelle il a droit. J'ai pensé que vous ne me refuseriez pas, en vous rappelant vos anciennes bontés pour notre famille. Mon père se plaint que vous l'avez oublié. Il fait ajouter à sa maison une nouvelle aile que nous habiterons, moi et mes enfants, quand les affaires de mon mari nous permettront de quitter la ville. Mes sœurs sont mariées : Dorothée a épousé un employé nommé Biroukdine, et Polyxène un maître d'allemand appelé Schmi zdorf. Mon mari vous présente ses profonds respects; je me joins à lui pour faire de même.

» Votre soumise,

» OLYMPIADE KRAPITINIKOTA. »

La lettre tomba des mains de Serge; des larmes rouillèrent dans ses yeux. Un instant de poésie a brillé dans ma vie, se dit-il, et ce n'était qu'une amère déception.

Pauvre Serge! Il lui fallut renoncer à son repentir inutile et redevenir l'innocent officier garde. Et tout a repris son train habituel : la comtesse se pare et danse; Serge va au théâtre. Ses pieds se fatiguent, et son cœur est vide de pensées et de sentiments.

Traduit du russe par le C<sup>TE</sup> DE LONLAY.

(Extrait de la Bibliothèque des chemins de fer.)

## VARIÉTÉS.

Le grand succès de Frédérick-Lemaître dans la pièce de M. Victor Séjour, *André Gérard*, éveille le souvenir du temps où ses triomphes passionnaient la foule; il évoque aussi le nom de sa rivale en gloire dramatique, madame Dorval. Cette admirable comédienne, si vraie, si humaine, qu'on regrette d'autant plus qu'on ne l'a pas remplacée, est connue comme actrice, elle l'est moins ou n'al comme femme. Nous nous félicitons de pouvoir offrir à nos lectrices une délicate étude faite sur madame Dorval par une femme du monde, capable de l'apprécier comme artiste, digne de la comprendre comme mère.

Le talent répandu dans cette esquisse a quelque chose à la fois de naïf et d'achevé qui charme et saisit, de façon qu'on est désappointé de ne pouvoir le saluer par son nom; le pseudonyme étonne en pareil cas; néanmoins nous ne nous permettrons pas de soulever son voile, et devons nous incliner devant une modestie aussi rare.

L. D'A.

### LA DERNIÈRE ANNÉE DE MADAME DORVAL.

Le 16 mai 1848, madame Dorval perdit un de ses petits-fils âgé de quatre ans, le premier-né de sa fille; un an après, presque jour pour jour, le 20 mai 1849, elle allait le rejoindre.

L'étonnant, pour ceux qui ont vu de près madame Dorval et sa tendresse pour cet enfant, n'est pas qu'elle l'ait suivi si vite; c'est plutôt qu'elle ait pu vivre un an sans lui. Avant qu'il fût au monde, elle l'aimait déjà; elle posait la main sur le ventre de sa fille, et disait : — Laisse-moi bénir mon Georges. — A peine né, il fallut absolument le coucher près d'elle. Elle ne le quittait que pour aller au théâtre. Dix-huit mois se passèrent ainsi; mais, un jour, elle revint toute triste : on lui proposait beaucoup d'argent pour aller donner des représentations en province.

Elle ne pouvait pas refuser, à cause de sa famille; mais se séparer de Georges! Elle sentait qu'il ne lui appartenait pas, et elle n'osait pas le demander; seulement, le lendemain elle le trouva bien pâle; c'était au père et à la mère à voir s'il n'avait pas besoin de changer d'air; quant à elle, elle avait rencontré un médecin qui lui avait dit que cela serait bon. Elle obtint ainsi de le mener jusqu'à Versailles.

Le soir, elle ramena Georges les joues roses. Alors elle fut plus hardie. Le voyage avait trop bien réussi pour ne pas le pousser plus loin. Le père et la mère sourirent en répondant : — Nous vous le donnons! — A partir de ce moment, il fut à elle; elle ne fit plus un pas sans lui, et, en quelque ville qu'elle allât, elle l'emmenait toutes les fois.

La dernière fois, c'est lui qui l'a emmenée.

Une telle tendresse d'une telle âme n'avait pas manqué d'échauffer et de développer plus tôt que d'ordinaire le cœur et l'intelligence de l'enfant. Lorsque sa grand-mère avait, le soir, quelque représentation importante, il s'en inquiétait. En rentrant, à quelque heure que ce fût, madame Dorval était toujours sûre de le trouver réveillé. Il lui demandait si elle avait été bien applaudie, si on l'avait rappelée, si on lui avait jeté beaucoup de fleurs. Madame Dorval avait toujours à répondre : *Oui*. Georges joyeux se rendormait en tenant les gros bouquets dans ses petites mains.

La préférence que madame Dorval avait pour Georges ne l'empêchait pas d'adorer les autres enfants de sa fille. Elle exprimait cela d'une façon charmante. Elle disait : — J'aime les autres comme on aime, et celui-ci comme on n'aime pas.

La mort de Georges fut un coup d'autant plus cruel au cœur de madame Dorval, qu'elle en fut frappée dans un moment où le bonheur intérieur lui aurait été plus nécessaire pour lui adoucir les tristesses du dehors. Par une incroyable injustice qui sera le remords de tous les théâtres de drame, et particulièrement du Théâtre-Français, institué et subventionné pour être l'asile des talents principaux et glorieux, madame Dorval, lorsqu'elle perdit son petit-fils, était comme au ban de toutes les scènes.

L'inintelligence des directeurs et les rivalités de coulisses s'entendaient pour s'interposer entre elle et le public, et de toutes ces ovations qui avaient fêté chacun de ses rôles, de tout cet enthousiasme qui avait enorgueilli sa vie, de toutes ces acclamations, de tous ces transports, de toutes ces tendresses, de toute cette foule qu'elle avait si longtemps remplie de son âme, il ne lui restait plus que le sourire d'un enfant.

Après le premier désespoir, elle regarda autour d'elle, et, comptant les êtres auxquels elle était nécessaire, elle se résigna à vivre. Il faut le dire à la honte du dix-neuvième siècle et de la civilisation, la gêne était chez cette grande actrice. Madame Dorval comprit qu'elle n'avait pas le droit de ne pas agir. Quelque répugnance qu'elle éprouvât à faire antichambre et à passer pour solliciteuse, elle lutta entre ce qu'elle devait à sa fierté et ce qu'elle devait à sa famille.

Elle fit plusieurs démarches pour rentrer au théâtre. Elle avait d'ailleurs plus que jamais besoin de la foule, des applaudissements, du bruit, pour étourdir la voix intérieure qui ne se taisait pas. Elle avait un motif de plus pour ne plus rester chez elle. Cette chambre, où Georges s'était éteint, l'étouffait; la mort était là, visible, palpable, perpétuelle, vivante. Deux raisons, après chaque démarche avortée, l'empêchaient de renoncer et de revenir s'enfermer à jamais dans sa maison : ceux qu'elle y retrouvait et celui qu'elle n'y retrouvait pas.

Cette situation si déplorable d'une si immense comédienne ne pouvait manquer de finir par frapper ceux que préoccupent les choses du théâtre. Un jour, un poète dont le cœur répond à tous les appels de l'art, Auguste Vacquerie, révolté de voir qu'on ne faisait rien pour celle qui avait tant fait pour notre gloire dramatique, prit tout simplement un morceau de papier, écrivit, en quatre lignes énergiques, une pétition au ministre de l'intérieur, laquelle demandait l'engagement immédiat de madame Dorval à la Comédie française, et fit signer cette pétition par tous les auteurs dramatiques et par tous les critiques qui ont un nom.

Pendant qu'on signait, et que toute la littérature, Victor Hugo, Alexandre Dumas, Scribe, Jules Janin et Théophile Gautier en tête, s'associait avec empressement à l'impérieuse requête d'Auguste Vacquerie, madame Dorval partit pour Caen, où elle avait un engagement de quelques semaines. Elle tomba malade en route, et n'arriva à Caen que pour se mettre au

lit. Elle avait compté sur les recettes de ses représentations; elle se trouva sans ressources, sans crédit, n'ayant pas de quoi payer le médecin, ni les médicaments, ni l'auberge. On parla de cette détresse au ministre de l'intérieur, qui, en se cotisant avec le directeur des Beaux-Arts, envoya 300 francs!

Dès le commencement, la maladie fut jugée grave. Madame Dorval ne s'y méprit pas. Elle fit seulement promettre à son gendre, M. Luguët, qui était avec elle, et qui, pendant dix-huit jours et dix-huit nuits, l'a soignée et veillée avec un dévouement filial, de ne pas la laisser mourir sans prêtre et loin de sa famille. Mais elle était trop faible pour risquer un si long trajet. — Elle se faisait chanter par son gendre des airs de *Richard Cœur de lion* et des opéras de sa jeunesse et de son enfance, comme si ces airs lui rapportaient un peu de jeunesse et de vie.

Une crise nécessita une consultation. Le médecin l'ayant abandonnée, M. Luguët pensa qu'elle serait peut-être mieux traitée à Paris, ou que la vue de sa fille et de ses petits-enfants pourrait lui faire du bien; il se décida à la ramener. Tous les malheurs s'en mêlèrent : la voiture versa. Achevée par cette dernière secousse, l'illustre comédienne arriva dans un état désespéré. Les médecins de Paris dirent comme ceux de Caen. La joie de revoir les siens la soutint encore deux jours. Trois heures avant sa mort, elle dit à son mari : — Je vais te quitter, embrasse-moi; je meurs confiante! — Elle rappela à son gendre qu'il lui avait promis un prêtre. Le prêtre vint, s'enferma avec elle, et en sortant, dit : — C'est une chrétienne! — Quelques minutes après, elle entra dans le calme et l'éternel silence.

Le bruit de la mort de madame Dorval éclata dans la littérature comme un coup de foudre. Tous ses amis accoururent. — En entrant dans la chambre où reposait la morte, après les larmes et les prières qui vous échappaient d'abord, il y avait une impression saisissante qui vous prenait en apercevant un portrait au pastel de madame Dorval enfant. Dans ce portrait, madame Dorval avait neuf ans et jouait un petit rôle d'un opéra de Grétry, intitulé *Sylvain*. C'était un contraste navrant de comparer les deux visages et de voir enfant celle qu'on voyait morte. Ici, curieuse, joyeuse, la bouche souriante, les yeux questionneurs, les narines gonflées, altérée d'air et de vie, avide, ouverte; là, fermée, les yeux clos, la bouche close, glacée, sourde, lasse, assouvie, ne voulant plus de rien, irrévocable, inexorable.

Au pied du lit, on voyait un linge plié, auquel était attaché par une épingle un papier portant ces mots de l'écriture de madame Dorval : *Pour ensevelir avec moi*. C'était le drap dans lequel Georges était mort. On l'avait trouvé en défaisant la malle de madame Dorval, à son retour de Caen. Elle l'emportait dans tous ses voyages.

Pour ceux qui ne voulaient pas quitter la chère et

grande morte sans emporter dans un dernier regard la mémoire de sa figure tout entière, il y avait une autre chambre à visiter, la chambre où madame Dorval se tenait le plus souvent, et où elle couchait. Georges mort vivait dans cette chambre, son berceau était toujours auprès du lit de sa grand-mère, et chaque soir elle continuait à chanter au pauvre absent, qui n'était plus là pour l'entendre, une romance en patois languedocien, avec laquelle elle avait eu coutume de l'endormir.

Un daguerréotype de Georges était accroché au mur, et, à côté, une vue d'Alby, d'où il avait rapporté le germe du mal dont il périt.

Une armoire de chêne contenait les objets auxquels madame Dorval attachait un plus précieux souvenir; entre autres, deux boîtes, dont l'une gardait une tresse noire et un médaillon de sa mère, et l'autre une boucle blonde et une esquisse de Georges expiré. Au dos de cette esquisse, on lisait ce passage de la Passion :

« Mon Père, tout vous est possible; transportez ce calice loin de moi; mais que votre volonté soit faite, et non la mienne. »

Et cet extrait des psaumes :

« Si je viens à t'oublier, ô mon fils! que ma main droite devienne sans mouvement; que ma langue demeure attachée à mon palais, si je ne me souviens toujours de toi! »

Madame Dorval avait renfermé, parmi ses reliques, une croix qu'elle portait à son bras depuis sa première communion. Elle attachait à ce bijou une idée de bonheur. Elle cessa de le porter à la mort de Georges, ne voulant plus du bonheur.

Dans la même armoire gisaient un accordéon usé et un éventail en lambeaux. Madame Dorval avait épuisé l'accordéon à amuser Georges, elle avait rompu l'éventail à lui faire de l'air lorsqu'il étouffait dans son agonie. L'accordéon et l'éventail étaient également brisés, l'un par la douleur, l'autre par le plaisir.

Un coffre était plein des habits qu'avait mis l'enfant. Ainsi, habits, portrait, lit, jouets, tout Georges était là. Le tombeau n'avait que son corps; mais cette chambre était le tombeau de sa vie.

Rien ne rompait l'harmonie; tout ce qui n'était pas Georges le touchait, par la tristesse ou par la piété. Chaque objet le pleurait ou priait pour lui. Aucun n'était indifférent à sa perte.

Une gravure reproduisant la tombe de Chateaubriand, un Christ, une Madeleine, une étagère où étaient rangées les tasses dans lesquelles avait bu l'enfant, c'était là à peu près tout ce qui « ornait » la chambre, avec un beau et morne dessin de Louis Boulanger, d'après une fille morte de madame Dorval, celle sur qui Victor Hugo a fait cette strophe si amère :

Nous songerons tous deux à cette belle fille  
Qui dort, là-bas, sous l'herbe où le bouton d'or brille,  
Où l'oiseau cherche un grain de mil,  
Et qui voulait avoir, et qui, triste chimère!

S'était fait, cet hiver, promette par sa mère

Une robe verte en avril!

La chambre avait trois croisées, auxquelles pendaient cinq petits rideaux tricotés par madame Dorval. Le sixième manquait. Madame Dorval avait entrepris cet ouvrage pour se distraire en travaillant de sa préoccupation unique; la maladie était venue avant qu'elle l'eût terminé. Ces rideaux faisaient mal à voir. La mort les avait fait commencer; la mort avait empêché de les finir.

Sur une table qui occupait le milieu de la pièce, un sachet de soie, mêlé à des livres, était ouvert. Un fait étrange et lugubre se rattache à ce sachet. Madame Dorval ne permettait pas qu'on y touchât. Elle, dont le grand plaisir était de voir les petites mains des enfants fouiller à même ses tiroirs et tout mettre sens dessus dessous, elle se fâchait sérieusement lorsqu'on voulait approcher du sachet, et elle le renfermait aussitôt. Pourquoi? C'est ce qu'elle n'avait jamais voulu dire. A la première question qu'on lui avait faite là-dessus, elle avait prié qu'on ne lui en reparlât jamais.

Le jour de sa mort, on pensa que ce sachet contenait quelque volonté dernière, quelque recommandation dont elle n'avait pas voulu attrister les siens d'avance. On l'ouvrit. On trouva dedans un écran en bois de citronnier, sur lequel était peint ceci : un nid renversé; un œuf brisé; la mère revient, regarde et meurt.

Cette peinture, c'était madame Dorval elle-même qui l'avait faite en 1832. La mode d'alors était que les femmes, au lieu de broder des mouchoirs, peignissent des écrans. C'est le seul dessin qu'ait jamais fait madame Dorval. A peine achevé, frappée sans doute d'une superstition que le temps n'a que trop réalisée, elle avait eu peur de cette peinture, et, ne pouvant ni la voir ni s'en séparer, elle l'avait cousue dans le sachet, avec des herbes cueillies sur la tombe de madame Malibran.

Quant aux livres qui traînaient sur la table, c'étaient la *Bible*, les *Évangiles*, l'*Imitation* et *Paul et Virginie*. La *Bible* et l'*Imitation* étaient couvertes de lignes écrites par madame Dorval, versets extraits des psaumes, fragments de lettres qu'elle avait reçues à l'occasion de la mort de Georges, cris de douleur ou d'espérance, échos du lugubre anniversaire. A la première page de l'*Imitation*, il y avait :

« Mon pauvre enfant, prie Dieu d'envoyer à ta grand-mère un peu de ce calme dont tu jouis près de lui. »

A la dernière page :

« Cher ange, prie Dieu pour moi, afin que j'aie le courage de supporter ta perte jusqu'au moment où il plaira à Dieu de me réunir à toi. »

Dans la *Bible*, on lisait, en divers endroits :

« Songez à Dieu et regardez le ciel. J'ai là un ange que j'y revois; vous y verrez le vôtre. »

» VICTOR HUGO. »

« 22 mai 1848.

» On entendit les cris lamentables de Rachel pleurant ses enfants et ne pouvant se consoler. »

- » Sa pauvre mère, hélas ! de son sort ignorante,
- » Avait mis tant d'amour sur ce frère roseau,
- » Et si longtemps veillé son enfance souffrante,
- » Et passé tant de nuits à l'endormir pleurante,
- » Toute petite, en son berceau ! »

## POUR NOTRE GEORGES :

« 16 janvier 1845, Orléans, entendu la messe à la cathédrale.

» 16 février, Valenciennes, à Saint-Géry.

» 16 mars, Saint-Omer, à Saint-Denis. »

Tant qu'elle a eu l'enfant, elle n'a pas laissé passer, un seul mois, le jour de sa naissance, sans aller dans quelque église remercier Dieu de le lui avoir donné. Lui mort, elle n'a jamais laissé passer la date de son enterrement sans aller le redemander dans quelque cimetière. En voyage même, elle n'oublia jamais le 18 du mois :

18 janvier 1849, cimetière de Tours.

18 février — cimetière de Valenciennes.

18 mars — cimetière de Dunkerque.

Georges tenait une telle place dans l'existence de madame Dorval, et il vivait tellement dans tous ses actes et dans toutes ses paroles, qu'il n'était mort chez elle pour personne, pas même pour les enfants, si oubliés. Georges était absent, voilà tout, et sa petite sœur Marie le plaignait de rester si longtemps dans ce souterrain, où il devait s'ennuyer beaucoup tout seul. Un jour qu'on l'avait menée au cimetière, on la surprit fourrant des jouets sous l'herbe.

Ceux qui ont visité les crèches du 8<sup>e</sup> arrondissement ont pu voir inscrits en tête d'un des bureaux ces mots : *Fondé par Georges Luguët*. Piété touchante de madame Dorval, qui avait voulu que, du fond de sa fosse, Georges vint en aide aux enfants pauvres. Chose attendrissante : cette vie qui sort de cette mort, ce tombeau qui protège ce berceau !

J'ai voulu écrire ces détails de l'existence de cette grande comédienne, qui laissera dans l'art dramatique une trace ineffaçable, afin de montrer combien madame Dorval était différente de l'idée que s'en faisait cette partie du public qu'on appelle le monde. Le monde, toujours prompt à se venger de toute supériorité et à calomnier toutes les gloires, voyait dans madame Dorval une actrice et une femme débraillées, un talent sans règle et une vie désordonnée, une bohème perpétuelle. C'était méconnaître l'actrice aussi bien que la femme.

Parce que madame Dorval n'avait pas la roideur tragique, parce qu'elle avait la souplesse de la réalité et qu'elle ne se préoccupait pas uniquement de ne pas faire un pli à sa robe, elle était pour les juges superficiels le type du mélodrame violent et grossier, la

brutalité échappée, la tragédie à quatre pattes, une sorte de tourbillon aveugle avec des éclairs de génie. Seuls, les artistes comprenaient qu'elle était, au contraire, la délicatesse même, la poésie, la grâce, la nuance choisie, l'effusion lyrique, la vérité de l'idéal.

Le monde ne se trompait pas moins sur la femme que sur la comédienne. Par les faits que j'ai rapportés, on peut juger si madame Dorval ressemblait à la créature lâchée, vagabonde et échevelée qui passait pour elle. Tout au rebours, elle était faite pour la famille, humble, discrète, domestique, mère et grand-mère. Elle poussait la religion jusqu'à la dévotion, la croyance jusqu'à la superstition.

Cette piété qui l'entraînait aux églises et aux cimetières, elle ne l'avait pas seulement dans ses dernières années, elle l'avait eue dans ses jours les plus jeunes et les plus bruyants. L'année que j'ai racontée dit ce qu'elle a été toujours. Les passions de la jeunesse, les agitations momentanées, les triomphes, les luttes, les tumultes, ont pu remuer à de certains instants cette nature sympathique et frissonnante, mais, sous ces troubles accidentels, la foi sérieuse persistait.

En se retirant, tout ce flot des sentiments orageux a laissé mieux voir le fond de son cœur. Mais cela n'était pas nécessaire pour les amis de cette noble femme, et aucun d'eux n'a été surpris de voir cette vie si pleine de lumière, de rumeurs et de fanfares, se terminer entre un berceau et un prie-Dieu.

CÉCILE L.

## PETIT COURRIER.

\* \* Dans l'itinéraire qui sera suivi par le grand-duc Constantin, à son départ de Paris, Son Altesse Impériale arrivera dans le port du Havre le 30 de ce mois, à bord de *la Reine Hortense*. Le grand-duc partira le soir même pour Calais.

\* \* Mademoiselle Rosa Bonheur a fait le voyage d'Évreux, et a assisté au concours régional qui vient d'avoir lieu dans cette ville, afin de faire des études d'après les animaux les plus remarquables et du plus beau type.

\* \* Le *Moniteur* contient un article remarquable de M. de Sainte-Beuve, sur Alfred de Musset. Dans cet article, M. de Sainte-Beuve raconte le fait suivant qu'on nous saura gré de reproduire :

« Un jour, un de ses amis les plus dévoués et dont la perte bien récente a dû lui porter un coup, lui être d'un fâcheux présage, Alfred Tattet, que je rencontrais sur le boulevard, me montra un chiffon de papier sur lequel étaient quelques vers tracés au crayon, et qu'il avait, le matin même, surpris sur la table de nuit de Musset, en ce moment à la campagne chez lui, dans la vallée de Montmorency. Voici ces vers, qui ont été depuis imprimés, mais qui n'ont tout leur sens que

quand on les voit ainsi tracés par le poète dans une nuit d'abattement et de regret amer, et dérochés, à son insu, par l'amitié :

J'ai perdu ma force et ma vie,  
Et mes amis, et ma gaieté;  
J'ai perdu jusqu'à la fierté  
Qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la vérité,  
J'ai cru que c'était une amie;  
Quand je l'ai comprise et sentie,  
J'en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est immortelle,  
Et ceux qui se sont passés d'elle  
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.  
— Le seul bien qui me reste au monde  
Est d'avoir quelquefois pleuré.

Ce beau et navrant sonnet figure, sous le titre de *Tristesse*, dans les *Secondes poésies*.

\* \* Le pèlerinage d'Algérie devient décidément à la mode. Sur les dernières lignes de passagers que publient les feuilles locales, on trouve les plus grands noms du faubourg Saint-Germain : le comte de Noailles, le duc d'Ayen, etc., etc., mêlés à ceux de toutes les aristocraties de l'Europe, et particulièrement de la Russie.

\* \* On lit dans le *Moniteur du Loiret* :

« Pour ceux de nos lecteurs qui ne seraient pas initiés aux mystères d'une toilette féminine, disons tout de suite qu'un malakoff est un de ces jupons qui donnent aux dames l'apparence de cette fameuse tour dont la prise immortalisera le maréchal Pélissier.

» Or, le 24 avril dernier, à huit heures du soir, deux dames en malakoff se promenaient sur la rue Dauphine, je ne dirai pas au bras, — chose impossible, — mais à côté de leurs maris. Survient Brunet, poussant devant lui une de ces voitures à bras nommées vulgairement *diablos*. Brunet, voulant rentrer chez son patron, le sieur Tessier, ébéniste, quitte la chaussée et franchit le trottoir à l'endroit où se trouvaient les promeneuses. Il a bien calculé la distance à laquelle il doit passer pour ne point aborder nos élégantes (un menuisier a toujours le compas dans l'œil).

» Mais, voyez la fatalité ! le vent s'engouffrant alors dans la tournure de ces dames, leur donne un diamètre immense, et voilà Brunet et son diable, l'un poussant l'autre, qui donnent en plein malakoff. Frayeur des dames, courroux des maris, désespoir de Brunet. Plainte est portée contre ce malheureux, qui vient aujourd'hui, devant le tribunal, expliquer son agression envers les ouvrages avancés de ces... dames, nous allions dire de ces tours.

» Les tournures à la mode, crinolines, jupons empesés, baleinés ou ballonnés, à ressorts inoxydables, etc., forment-elles un embarras sur la voie publique, comme le prétend Brunet ? C'est ce que le

tribunal n'examine pas, sans doute par politesse envers la plus large moitié du genre humain. Brunet est condamné à 4 fr. d'amende et aux dépens pour avoir promené son diable, non pas à travers les malakoffs des promeneuses, mais sur le trottoir de la rue Dauphine, ce qui est formellement interdit par un arrêté municipal.

» Il est donc bien établi que les voitures sont un obstacle à la circulation des jupons, et non les jupons à celle des voitures. »

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DE L'ODÉON : *André Gérard*, drame cinq actes par M. Victor Séjour.

On l'a dit : la faiblesse est autant l'ennemie de la vertu que le vice ; si M. Victor Séjour a voulu démontrer par son drame la vérité de cet axiome, il a pleinement atteint le but qu'il se proposait ; on peut seulement lui reprocher de n'avoir pas suffisamment indiqué que son drame contient une leçon terrible pour les gens faibles ; le dénouement ne leur offre pas l'enseignement qu'ils y devraient puiser, et si l'émotion y trouve son compte, la morale en murmure certainement.

André Gérard est un graveur de cinquante ans, chargé de famille ; sa femme est malade, et lui coûte beaucoup au lieu de l'aider ; pour comble de malheur, il s'aperçoit que sa vue s'affaiblit de jour en jour, on commence à lui adresser quelques reproches sur son travail ; un médecin auquel il s'adresse le menace de perdre la vue tout à fait s'il ne prend au moins deux années d'un repos absolu. Cette décision accable Gérard, il fléchit sous son malheur, et, n'acceptant pas la lutte avec sa destinée, il songe au suicide, première faiblesse. Au moment de quitter la vie, il écrit à son père, le général de Mornand, dont il vit éloigné depuis plusieurs années pour avoir fait un mariage désapprouvé par lui. Dans cette lettre, dernier cri de misère et de désespoir, André Gérard demande à son père de ne pas abandonner sa veuve et ses enfants. Tandis qu'il est absorbé par cette triste occupation, entre un de ses anciens amis qui lit la lettre par-dessus son épaule, et la lui arrache en lui disant : Tu veux te tuer !

Il y avait là de belles paroles à mettre dans la bouche d'un honnête homme courageux en face de cet honnête homme sans force, qui déserte son poste de mari et de père de famille, et abandonne les siens plutôt que de tenter le combat avec eux contre l'adversité ; mais l'ami d'André Gérard n'est ni honnête ni courageux : c'est un nommé Truphème, sorte de bandit en habit noir et en bottes vernies, qui n'a pour arme qu'une extrême subtilité d'esprit et une grande adresse de main, et prend pour théâtre de ses exploits les salons des différentes dupes qui veulent bien l'accueillir ; en un mot, c'est un misérable, un grec, un filou, et on se

demande comment ce père de famille, modeste et rangé, peut avoir pour relation un homme de cet acabit; c'est un ancien camarade retrouvé par hasard; mais comment Gérard n'a-t-il pas été tout de suite éclairé sur son compte? comment ce lâche coquin ne lui a-t-il pas fait horreur à première vue? car le Truphème n'est rien moins qu'un hypocrite; il a une effronterie cynique, il étale sa bassesse, il vante ses honteux succès; pour lui, vivre aux dépens d'autrui c'est faire preuve d'esprit; il déclare son métier de parasite et d'escroc le plus agréable du monde. Le faible Gérard écoute ce panégyrique du vice sans trop s'indigner; à peine hésite-t-il un peu lorsque son infâme ami lui propose son appui et ses conseils pour rétablir sa situation. En effet, il se laisse conduire au bal chez un homme immensément riche, le général Morand, où il est bien accueilli, grâce au nom de son père sous lequel Truphème le présente; là, après avoir vainement essayé d'entrer en relation avec quelque financier pouvant lui procurer un emploi, Gérard veut essayer de tenter la fortune sous une autre forme; il s'assied à une table de jeu. Truphème, qui l'observe, lui tend un paquet de cartes. Gérard joue, et gagne; joue encore, et gagne encore, et gagne toujours; on joue le lansquenot; charmé et satisfait de son gain il veut passer la main, Truphème lui souffle tout bas : Continue, tu as encore deux coups à gagner.

Gérard frémit, il a compris; les cartes que lui a données Truphème sont préparées, il vient de voler! — Quel est l'honnête homme qui, en pareille situation, ne jetterait pas les cartes en annulant la partie? La scène est invraisemblable, impossible; mais Frédéric-Lemaître la rend admirable, et on ne peut qu'applaudir en la voyant. Le général s'est aperçu du trouble du nouveau joueur, il a pénétré ses motifs, et il écrase le coupable de son mépris au moment où il va se retirer sans oser, par un dernier scrupule, ramasser ce gain déshonorant.

Gérard rougit encore sous l'affront, et il se redresse indigné, demandant au général de se battre avec lui; celui-ci y consent par respect pour la mémoire du général de Mornand, qui a été son ami.

Mais Truphème détruit l'effet de cette résolution par une question : Que deviendraient tes enfants si tu meurs? Là-dessus Gérard se résout à accepter l'affront sans en demander réparation. Cet amour paternel qui fait de cet homme un voleur et un lâche est pénible à observer; il met le cœur et la conscience mal à l'aise. Quoi! le plus pur, le plus désintéressé, le plus noble des sentiments peut conduire à des infamies! Et jusqu'ou cela le mènera-t-il? au baignoir ou à l'échafaud? On ne s'arrête guère sur certaines pentes dès qu'on y a posé le pied, et on peut se figurer André Gérard allant jusqu'à commettre des crimes par ce sentiment mal compris de tendresse paternelle. Tous les sacrifices du graveur ne doivent cependant pas recevoir leur récompense; sa fille, aimée du fils du général et séduite par lui, voit son mariage manquer au moment où elle en

attendait la réparation de sa faute; le général refuse absolument de s'allier à ce misérable Gérard, et pour répondre à l'indignation de la jeune fille lorsqu'il accuse son père, il la fait assister, cachée, à la conversation où Gérard reconnaît sa dégradation. Ainsi cet homme qui sacrifiait son honneur à ses enfants, fait le malheur de sa fille qu'il adore.

Il y a là un commencement d'enseignement qu'on voudrait voir continuer à mesure que l'action se déroule; malheureusement le côté de la pitié l'emporte, et M. Victor Séjour nous montre à la fin le graveur mourant au milieu de ses enfants, béni et honoré comme s'il avait mieux compris ses devoirs, et heureux, car le général a pardonné, et sa fille épouse celui qu'elle aime.

La raison n'est pas satisfaite, mais le cœur est profondément ému par ce drame où les scènes poignantes abondent, et sont rendues par M. Frédéric-Lemaître avec une supériorité qui impose. Cet éminent comédien est de ceux qui dominent absolument le public. On a pu avoir plus de talent que lui, plus d'études, plus d'art, on n'a jamais eu plus de qualités; il a de ces élans, de ces éclairs, qui sont du génie, et il enthousiasme alors comme un talent plus contenu et plus correct ne peut jamais le faire. Il a composé ce rôle d'André Gérard de façon magistrale; il a ajouté sa création à celle de l'auteur, et il lui a donné ce qui le rend malgré tout sympathique : une sensibilité profonde, une dignité réelle, rien de forcé, rien de violent; il est toujours simple, il est toujours vrai, il a des gestes magnifiques, il a des accents qui vont à l'âme, il entraîne et subjugue, et on ne peut qu'applaudir, toujours applaudir pendant tout ce long et on peut dire douloureux spectacle. Ceux qui aiment les émotions, ceux même qui aiment à pleurer au théâtre, et il y en a, auront là de quoi satisfaire leur goût; à la première représentation on a emporté une jeune femme chez laquelle des larmes trop abondantes avaient provoqué une crise nerveuse; une chose nous étonne, c'est qu'on n'ait eu qu'une femme à emporter.

MM. Tisserant, Barré et Pierron, mesdemoiselles Jane Essler et Ramelli secondent très-bien le grand comédien. M. Tisserant a de la dignité dans le rôle du général. M. Pierron a tiré tout le parti possible du rôle odieux de Truphème. En somme, l'Odéon tient là un de ses succès les plus complets et les plus durables.

MAXIME TERMONT.

Madame Léonie d'Aunet, l'auteur du *Voyage d'une femme au Spitzberg* et d'*Un mariage en province*, vient de faire paraître, sous ce titre : *Une vengeance*, à la librairie Hachette, 14, rue Pierre-Sarrasin, un nouveau roman, qui, par ses qualités de style et d'intérêt, est appelé à obtenir un succès égal à celui qu'ont obtenu les précédentes œuvres du même auteur.

Paris. — Typographie de Henri Plon, 8, rue Garancière.